

De si charmants péronés

Marie Hélène Poitras

Number 93, Spring 2002

Mon coup de coeur

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14568ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Poitras, M. H. (2002). De si charmants péronés. *Moebius*, (93), 103–106.

MARIE HÉLÈNE POITRAS

De si charmants péronés

*Je suis une fille maigre
Et j'ai de beaux os.
J'ai pour eux des soins attentifs
Et d'étranges pitiés
Je les polis sans cesse
Comme de vieux métaux.*

Anne Hébert, *La fille maigre*

Elle apparaît chancelante, avance, précédée de son ombre, et nous la suivons tous du regard. Berlin du nouveau siècle, une station de métro. Quelques seringues lancées sur la voie de passage, les cuisses de pigeon de Kate Moss sur une affiche de parfum, une vague odeur d'urine. Station Alexanderplatz, la fille maigre laisse entrer tous les passagers avant d'oser une première phalange à l'intérieur du wagon. J'insiste pour la laisser passer; elle fait non de la tête, un signe muet mais catégorique. Être la dernière fait partie d'une mise en scène savamment orchestrée, d'un théâtre lucratif dont elle tient le premier rôle. Elle évite de peu le pincement des portes qui lui fracasserait le tibia. Je crains qu'elle ne s'écroule, bousculée par les premiers déplacements du véhicule. Je redoute la fragilité de ses calcanéums, la débilité de ses cuboïdes.

Visiblement, cette fille manque de calcium.

L'engin laisse entendre un crissement aigu, témoin bruyant de l'âge de la rame qui s'active péniblement dans un grincement de roues sèches. Un contrôleur s'engage dans le wagon voisin. Une voix stérile annonce la prochaine station, via les haut-parleurs : Universität Humboldt. Déjà je sens mon sexe se tendre, criante érection abritée sous un sac de cuir.

Elle ne veut pas s'asseoir. Nous fixe un à un. Quelques passagers détournent les yeux : celui-là qui dévore

un sandwich aux viandes froides. Je soutiens son regard couleur chair malade et frémis devant ses yeux avides, deux diamants carbonisés, redevenus charbon. Des touffes rousses apparaissent sous ses bras et recouvrent partiellement son crâne lisse. Elle porte une jupe courte et une camisole, nous laissant jouir de ses cubitus. Voilà qu'elle me toise : j'ai devant moi le plus beau squelette, bien vivant, à peine habillé de peau, délirant d'anorexie. Je songe à enfouir ses rotules en entier dans ma gorge.

Ma disloquée, je voudrais te déposer dans un lit de moelle, embrasser tes esquilles à m'en ouvrir les lèvres et rabouter tes luxations en glissant mes dents là où des nécroses trouent ton périoste. Je serais ton coureur des foules, je traquerais les obèses et te loverais dans leur manteau de graisse. J'irais voler des cadavres frais dans les morgues et les arrière-cours d'hôpitaux universitaires pour te construire un abri dont la charpente d'os serait recouverte de lambeaux adipeux. (La graisse tient au chaud, nous le savons tous.) Offre-moi le luxe de fêter tes fêlures, d'endormir tes entorses.

Nous approchons de la station suivante. Elle avance vers moi à petits pas et tend la main. Je fouille dans mon sac, tentant de dissimuler la tour de Pise érigée entre mes cuisses. Le bruit de quelques pfennigs tombés sur ses phalanges est mélodieux. Elle ne sourit pas et poursuit sa collecte. De peur que les sous ne glissent entre les os de ses doigts, les gens lui donnent des billets.

La fille maigre se vend couche par couche, offre le spectacle de sa maigreur galopante. Les rondeurs ont dû fondre, puis les muscles et la peau. Les seuls dons qu'elle puisse faire au monde aujourd'hui sont ses os. Disparaître sans mourir, quitter son enveloppe pour ne conserver que le cœur, les yeux, l'ossature et quelques veines, tout au plus. Sous sa peau translucide, on voit bien qu'elle a de beaux os, et il faut payer pour voir ça.

Le wagon grince et s'immobilise avant la station. Une panne temporaire. Ma rachitique, je saurais aimer tes fractures, te protéger des chiens qui bavent et désirent tes os (un peu cariés). Je saurais ne pas te gruger et t'aider à mener à terme tes entreprises d'autodestruction. Tu pourrais t'étendre sur mon ventre et la courbure de ton échine

dorsale épouserait celle de mon abdomen. Je compterais tes côtes flottantes pendant que tu caresserais, envieuse, la porcelaine de mes molaires. Ma belle plus-que-maigre, ne va pas te perdre dans Berlin, ne te réfugie plus dans la débauche urbaine, piquée d'héroïne. Et accorde-nous une moins brève osmose.

Bêtement, je l'avale du regard.

Combien de temps encore sa charpente résistera-t-elle avant de s'écrouler en un petit tas d'os? Ce sera alors musical, sonore comme un mobile chinois balayé par les vents d'été. Au-dessus de cet amas d'ossements humains écroulés au cœur d'une station de métro, les quelques sous honnêtement quémandés obligeront des clochards à se pencher vers ce présentoir en forme de main. Ils hésiteront à casser le nid d'os blancs qui emprisonne un cœur et des yeux, si l'on fouille trop creux.

Je me lève, ma belle dégingandée, et marche dans ta direction, devancé par mon membre mauve de sang. Devant la fenêtre de la porte du wagon arrêté (qui donne sur la façade noire d'un des murs du labyrinthe souterrain), je cherche ton regard et son expression paradoxale. La pitié des passagers contraste avec le mépris que tu refermes sur eux par le cadenas de tes paupières. Pour peu qu'on s'y attarde, on lit dans tes yeux toute la fierté que te procure ta charpente. Ton arrogance et ton amour-propre me grisent, comme le ferait l'absinthe. Dans la vitre, j'attrape enfin tes yeux dans les miens. Ils sont glauques, couleur fond des océans (là où se cachent les trésors enfouis), couleur glaucome. Tu es terriblement unique et aveugle. Le véhicule s'active; tu te prépares à sortir et me chasses aussitôt du regard.

J'en meurs presque sur-le-champ.

Ta main s'agrippe au poteau métallique et je voudrais que ce soit à mon épaule. Tu n'as même plus d'ongles, ma superbe maladive et tes doigts n'en semblent que plus doux. Tes paupières sautillent, comme si tu rêvais. Une odeur moite de terre mouillée émane de ton corps et je rage contre ma lotion après-rasage qui atténue la délicatesse de ce parfum incongru.

Tu es morte et vivante à la fois.

J'aime tes gangrènes. Je me demande, en lorgnant tes jambes, si l'on peut encore affirmer que tu as des mollets. Qu'importe, quand on a de si canoniques tibias, de si charmants péronés. Je trouve enchanteur que tes seins ne soient plus qu'une cage thoracique. Je voudrais te recueillir, sans trop savoir comment te prendre, de peur que tu ne te déconstruises et meures. Je ne saurais comment embrasser tes dents noires, comment prendre ta main sans l'arracher de ton bras. Dans ton ironie splendide, tu rirais de te savoir encore en vie, ainsi écartelée.

Si tu venais à trépasser devant moi, je m'occuperais de tes os en t'offrant l'avant-scène d'un ossuaire. La cire d'une chandelle plantée dans ton crâne perlerait jusqu'aux crevasses de tes yeux, enlacerait l'excavation de ton nez, ajoutant de la brillance à ton squelette, ma chère efflanquée.

Mais tu n'es pas du genre à mourir.

Une femme assise à mes côtés parle de drogues. Elle marmonne qu'à Berlin, on prend toutes sortes de produits chimiques inventés durant la guerre. Elle parle de retourner en Bavière, aussitôt terminé le contrat de son mari, qui les retient tous à Berlin. « Ce n'est pas une ville pour élever une famille », rage-t-elle.

Je suis décidé à te suivre, dussé-je rater mon premier jour d'université. Mais, ô joie, tu t'y diriges toi aussi. Nous arrivons sur le campus et, d'une voix d'outre-tombe, tu salues un vieux professeur à la longue barbe blanche. Je t'aborde, mon cœur tremble :

— Mademoiselle, savez-vous où se trouve la Faculté de médecine?

— Vous êtes ici aux beaux-arts.

— Vous y étudiez?

— Je suis modèle vivant pour un cours de dessin.

— J'entame aujourd'hui une spécialisation en ostéologie.

Elle s'en fout, ses paupières vibrent, elle me tourne le dos et s'engouffre derrière une porte massive. Mon sexe crie.